

Introduction

La plupart des philosophes semblent d'accord sur un point : nous sommes *là*, présents à une totalité qui nous précède, nous englobe et nous dépasse, et qui a pour nom « l'univers », « le tout », « le monde » ou encore « le cosmos ». Pourtant, notre expérience nous dit autre chose : c'est dans des lieux physiques chaque fois particuliers et limités que nous vivons, sentons et pensons, que notre expérience se façonne et que nos repères en tous genres – affectifs, cognitifs, esthétiques, éthiques et politiques – se forgent. Sans doute sommes-nous au monde comme totalité de l'être et horizon de toute expérience possible ; mais nous ne nous trouvons jamais que dans des lieux par définition partiels, déterminés, juxtaposés dans l'espace et que nous n'occupons que successivement dans le temps. C'est toujours *ici* que nous sommes *là*. Si notre être-au-monde est avant tout un être-aux-lieux, c'est donc au lieu qu'il faut revenir pour comprendre cette articulation entre *ici* et *là*. Qu'est-ce donc qu'un lieu ? Et qu'en est-il de son étrange opération, qui nous montre le chemin du tout et semble en même temps nous en limiter l'accès, qui nous promet le monde et paraît nous le dérober ?

Le lieu s'impose d'autant plus à la réflexion que la plupart des philosophes l'ont occulté au profit de l'espace. Comme si, épuré des scories de la particularité et de la contingence du monde empirique, le second était plus docile que le premier à la conceptualisation, à l'emprise de l'universel théorique. Ce silence n'en demeure pas moins surprenant à deux titres. D'abord parce que l'expérience du lieu, on l'a dit, est constitutive de notre être-là. Quelques exemples communs suffisent à s'en convaincre. Le sentiment de la familiarité immédiatement retrouvée avec un lieu de l'enfance où nous retournons adultes – la maison

familiale, une rue tant de fois arpentée – ou le souhait que beaucoup expriment de passer leurs vieux jours dans la ville ou la région de leur jeunesse après des années d'exil, témoignent de l'empreinte profonde que les lieux laissent en nous, comme une topographie et une géographie intérieures marquant pour longtemps, voire pour toujours, la tonalité de notre manière d'être, notre façon d'être-au-monde dans tous ses aspects. De même, le refus de voir « délocaliser » leur usine ou leur entreprise qu'expriment ceux qui y sont employés tient certes à la privation d'emploi qu'elle entraîne, mais aussi à la disparition d'un lieu familier, celui du travail, que les liens tissés au fil des ans entre des collègues souvent devenus des amis sont parvenus à transformer en autre chose qu'en simple espace fonctionnel. Enfin, l'expérience de la désorientation passagère à laquelle nous confronte l'arrivée dans un lieu étranger – de la maison d'un ami où nous pénétrons pour la première fois au pays lointain où nous voyageons –, les nouveaux repères que nous nous donnons pour y recréer une relative familiarité, confirment que loin d'être un simple déplacement dans l'espace, un changement de lieu est aussi, à l'échelle d'un individu, un changement de monde.

Le silence presque complet de la philosophie sur le lieu surprend aussi au regard de l'intérêt que d'autres sciences humaines et la littérature lui ont, elles, témoigné. Depuis les années 1970 et plus encore depuis les années 1990 se sont multipliés numéros de revue, articles et colloques sur le sujet¹, sous des angles divers sollicitant des disciplines variées : la sociologie, l'anthropologie, l'esthétique, la théorie de l'architecture, sans omettre l'histoire – le travail de Pierre Nora sur les *Lieux de mémoire* étant sans doute l'exemple le plus connu, même s'il donne à la notion de lieu un sens qui déborde son acception spatiale. Tous ces discours ont formé ce qu'on pourrait nommer une « science du lieu », littéralement une « topologie » qui, si tant est qu'on puisse en résumer la richesse, s'est proposé au

1. Voir A. Brochot et M. de La Soudière, « Pourquoi le lieu ? », p. 5-6. (Abrégées dans les notes, toutes les références bibliographiques sont détaillées en fin de volume.)

moins deux buts : décliner des versions du lieu pour en marquer chaque fois la double dimension d'emplacement en partie ou totalement structuré par nos pratiques de l'espace, et structurant en retour notre expérience et nos pratiques de la spatialité; et tracer la frontière entre le lieu et ses « autres », proches ou lointains – l'espace, le territoire, le non-lieu.

Pourquoi cet intérêt des sciences humaines pour le lieu depuis une quarantaine d'années? Une hypothèse se présente avec évidence : à mesure que la mondialisation fait son œuvre, le lieu mobilise d'autant plus qu'il semble en danger. Il serait menacé de tout côté : par l'urbanisation planétaire (désormais majoritaire sur la ruralité¹) et la prétendue uniformisation des modes de vie qu'elle entraîne; par l'ubiquité virtuelle que les technologies de la communication rendent désormais possible – avec ce qu'elles impliquent de synchronie pour les événements scandant l'actualité internationale; par un tourisme massifié qui tend à atténuer et uniformiser l'étrangèreté de l'ailleurs; par une économie globalisée, dans laquelle le poids des entreprises multinationales se traduit par la présence indifférenciée des mêmes enseignes et des mêmes marchandises sur une grande partie du globe; par la standardisation d'une sorte de culture mondiale à peu près homogène. Pour toutes ces raisons, nos vies ordinaires nous paraissent chaque jour un peu plus délocalisées, c'est-à-dire déchirées entre le sentiment croissant de la perte des lieux et la conviction qu'ils demeurent néanmoins, ou devraient demeurer, le cadre de référence légitime et fondateur de nos existences, parce que notre identité dépendrait étroitement de la leur et qu'il faudrait, pour cette raison, tout faire pour défendre leur singularité. Aussi les voix du localisme se font-elles de plus en plus entendre : dans le domaine politique par exemple, des régions de divers pays revendiquent, au nom de la défense d'un particularisme local, une autonomie ou une indépendance qu'ils jugent incompatible avec leur inscription nationale ou supranationale.

1. Voir le rapport de l'ONU *World Cities Report 2016: Urbanization and Development – Emerging Futures*, p. 5.

Pour répandu qu'il soit, ce sentiment de délocalisation n'en est peut-être pas moins en décalage par rapport à la réalité des espaces et de leurs dynamiques : la localité n'a sans doute pas disparu. La mondialisation aurait même accentué, selon certains, le caractère local des lieux, y compris des hyper-lieux contemporains pourtant les plus ubiquitaires parce que les plus connectés : ainsi, « bien loin d'être plat, le Monde [sous-entendu contemporain] apparaît intensément et de plus en plus scandé et différencié¹ ».

Ce double constat ne rend que plus aiguë la question soulevée plus haut : qu'est-ce qu'un lieu, et qu'est-ce qui, dans et par notre être-au-lieu, nous fait être au monde? La géographie semble toute désignée pour y répondre s'il est vrai qu'elle est, selon Paul Vidal de La Blache, « la science des lieux et non celle des hommes² ». Son nom l'indique : elle étudie à la fois la façon dont la terre (*gê*) est « écrite » (*graphein*) dans ses configurations morphologiques naturelles, qui sont autant de lieux, et la façon dont l'homme lui-même écrit sa présence sur la terre, y inscrit sa marque sous forme de lieux pour habiter ses territoires. La géographie prend ainsi d'abord acte, à un niveau général, du double aspect du lieu : elle l'envisage à la fois comme structure formelle objective, que celle-ci soit naturelle ou artificielle (une vallée ou un village), et comme espace d'interaction matérielle et symbolique entre cette structure et les hommes qui y vivent, la pensent et y projettent un sens. La géographie étudie ensuite, à un niveau plus spécifique, les modalités du lieu, soit les différentes façons qu'un lieu a d'être ce qu'il est, de « faire lieu ». On peut donner trois exemples de ce second niveau d'approche. Le premier concerne les études portant sur l'hétérogénéité des lieux et le caractère particulièrement remarquable de certains d'entre eux, avec toutes les difficultés définitionnelles qu'ils posent. On a pu ainsi s'interroger sur la nature des « lieux exemplaires » et des « hauts lieux » – notions impliquant de déterminer les

1. M. Lussault, *Hyper-lieux*, p. 39-40.

2. P. Vidal de La Blache, « Des caractères distinctifs de la géographie », p. 299.

critères qui les distinguent des lieux « ordinaires » et de sonder la pertinence d'un tel partage¹. Ou encore a été proposée une approche de certains lieux du monde contemporain si hétérogènes aux lieux familiers qu'on a pu voir en eux ou bien des non-lieux, antithèses de ce qu'un lieu devrait être pour mériter ce nom, ou bien, au contraire, sur un mode positif rendu possible par le renouvellement de catégories géographiques anciennes, des « hyper-lieux² ».

Un deuxième type d'approche consiste à définir les différentes espèces d'un même type de lieu. Ainsi des lieux collectifs d'un territoire national, à propos desquels on a pu distinguer le « lieu attribut », le « lieu générique » et le « lieu de condensation » : le premier, par son unicité, vaut comme icône ou image de ce territoire, comme la statue de la Liberté pour New York (voire pour les États-Unis) ou la Cité interdite pour Pékin ; le deuxième, non plus singulier mais au contraire omniprésent sur un territoire, comme la mairie dans toutes les communes de France, vaut comme représentation d'une certaine réalité, politique et administrative, de ce territoire ; le dernier, édifié pour sa valeur symbolique, sert la représentation qu'un pays veut se donner de lui-même, en se présentant comme « cadre d'expériences individuelles et collectives qui ravivent leur référence au groupement social et au territoire de ce dernier » : le Panthéon pour la France, le National Mall à Washington pour les États-Unis³.

Enfin, une autre approche consiste à sonder les effets du temps et de l'histoire sur la détermination qualitative des lieux. Par exemple, dans la réflexion déjà évoquée sur les hauts lieux sont examinés les rapports complexes de différents lieux aux événements historiques qui les ont diversement affectés et en ont fait ou bien des lieux ordinaires ou bien des hauts lieux⁴.

1. Voir A. Micoud (dir.), *La Production symbolique des lieux exemplaires*.

2. Voir M. Augé, *Non-lieux* et M. Lussault, *Hyper-lieux*.

3. Voir B. Debarbieux, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », p. 98-100 (p. 100 pour la citation).

4. Voir R. Larrère, « Enquête sur les singularités des lieux ».

La philosophie peut sans doute apprendre beaucoup de cette science du lieu qu'est la géographie, mais encore faut-il que le dialogue s'ouvre entre les deux disciplines. Or, Augustin Berque le déplore, c'est plutôt le cloisonnement qui règne entre elles. Selon lui, les géographes s'en tiennent souvent à « localiser les étants qui peuplent l'étendue », soit à l'étude, certes nécessaire, des manières singulières que les hommes réunis en sociétés ont d'être *ici*. Les philosophes, eux, ont tendance à se détourner de ce qui porte la marque de l'ancrage local et qui souvent, à leurs yeux, « ne fait qu'encombrer la question de l'être, plus gratifiante que d'inventorier le capharnaüm des étants » – bref, ils s'en tiennent au *là*. Cette césure des approches est contre-productive, parce que nous sommes toujours ici *et* là :

Dire que la question de l'être est philosophique, tandis que celle du lieu, elle, serait géographique, c'est trancher la réalité par un abîme qui interdit à jamais de la saisir¹.

Une recherche commune, dépassant les frontières disciplinaires sans exclure les différences d'accent, est donc requise pour comprendre en quoi le lieu renvoie à une dimension fondamentale de notre être-au-monde. Seule cette approche conjointe peut rendre compte du caractère géographique de l'homme et de l'être – de leur « géographicité² » : non pas simplement de la nécessaire inscription de l'homme dans un espace organisé, mais du fait que le lieu est l'« y » de l'« il y a quelque chose plutôt que rien » sans lequel rien, précisément, n'est ni n'a lieu.

Comment donc, en utilisant les ressources de la géographie, des autres sciences humaines, de toutes les expressions de la pensée, dire philosophiquement le lieu ? D'abord en montrant ce que la compréhension la plus massive – et la plus discutable – du lieu comme espace identitaire doit à certains philosophes d'Occident. Le premier chapitre de cet essai leur donnera la parole, mais il faut dire d'emblée quelques mots d'Aristote pour

1. A. Berque, *Écoumène*, p. 11-12 pour toutes ces citations.

2. É. Dardel, *L'Homme et la Terre*, cité par C. Raffestin, « Théorie du réel et géographicité », p. 29 ; A. Berque, *Écoumène*, p. 13.

ce qu'il laisse entrevoir du sens et de l'ampleur de la question du lieu. Aristote fait du lieu une catégorie ontologique, soit à la fois l'un des sens de l'être et l'un des modes de la prédication. Autrement dit, s'interroger sur l'être c'est, entre autres choses, poser la question « où ? » – *pou* en grec. À quoi répond le *topos*, le lieu, dont Aristote produit une définition que nous examinerons. Mais il emploie aussi ce terme dans un autre registre, celui de la rhétorique, en référence à l'usage qu'en font les orateurs de son temps. D'abord employé comme métaphore – celle de la « demeure » d'un argument, parfois dispersé en plusieurs « sites » que l'orateur doit débusquer pour élaborer son discours, ou celle du « point de départ » d'un argument – le terme *topos* a fini par acquérir un sens plus technique. Pour les orateurs antiques, en effet, la réalité est « comme un espace dans lequel la pensée découpe des secteurs, qui sont les *topoi* [...], en vue de leur utilisation oratoire. Un *topos* est ainsi un secteur de la réalité qui a vocation à devenir objet de discours, un champ ouvert à l'orateur¹ ». En dressant la liste des *topoi* existants, Aristote différencie les « lieux communs », soit les arguments qui s'appliquent indifféremment dans tous les domaines de la pensée et de la réalité, des « lieux spécifiques », qui ne s'appliquent qu'à des disciplines particulières, ainsi que des « lieux logiques », constitués de schémas argumentatifs généraux. Tous ces lieux répertoriés sont des instruments servant de « médiation entre l'orateur et la réalité² ». Ils lui permettent d'élaborer le discours le plus adéquat au sujet qu'il doit traiter en lui fournissant non pas un texte tout prêt, mais les éléments nécessaires à son élaboration : son inventivité fera le reste.

Que le même vocable, *topos*, relève du registre ontologique et du registre rhétorique suggère combien le lieu, loin de se limiter à sa dimension spatiale, présente aussi une portée signifiante et symbolique qui donne la clé de son importance. Le lieu, en somme, est un langage. Cette relation établie par Aristote entre l'ordre du discours et celui de la spatialité renvoie à une parenté

1. L. Pernot, « Lieu et lieu commun dans la rhétorique antique », p. 256.

2. *Ibid.*, p. 260.

plus secrète, que certains ont notée par exemple dans la langue latine, dans laquelle tout le registre de l'activité cognitive serait dit, pensé et agi en termes de lieux : au point que, dans cette langue, les « idées sont des lieux¹ » au sens spatial. On peut donc supposer qu'à l'inverse aussi, en vertu de cette proximité sémantique, « les lieux sont des idées », qu'ils portent avec eux un horizon de sens nous permettant de comprendre ce que signifie être-ici. Que dit un lieu? De quelle pensée est-il susceptible? Et comment la comprendre? Platon évoque indirectement ces questions dans le *Timée* lorsqu'il signale que la nature de la *khôra* – ce réceptacle du monde dans lequel il est légitime, on le verra, d'identifier un concept de lieu – « se laisse très difficilement saisir », et n'est compréhensible qu'à l'aide d'un « raisonnement bâtard » (*logismôî tini nothôî*²). Ni être sensible ni forme intelligible, la *khôra* ou le lieu échappe aux deux registres principaux de l'être et de la connaissance. Seules des images – Platon, nous le verrons, les multiplie à son sujet – permettent de l'approcher : on ne peut, en un sens, que l'imaginer. Manière de dire que le lieu n'est pas le simple espace que nous occupons : il est également la représentation que nous en avons, l'histoire que nous nous racontons à son sujet, le sens que nous lui donnons et qu'il nous renvoie en retour, par quoi il s'offre à une diversité d'interprétations. Le lieu est en partie un être de fiction – entendons par là d'un récit plus ou moins précis, plus ou moins articulé et conceptuel, en mots ou en images – sans être pour autant un être fictif. Il se déploie non seulement dans l'espace physique qu'il structure matériellement – il est, en un sens, cette structure articulée à des pratiques spécifiques –, mais il est aussi l'espace imaginaire et symbolique à l'œuvre dans notre manière de l'habiter. Le lieu, en somme, est une puissance de penser et d'agir spatialisée, un espace pensant et agissant.

Reste à savoir comment le comprendre, comment le faire venir au langage. Dans les pas d'Aristote, ce livre se propose

1. W. M. Short, « Thinking Places, Placing Thoughts: Spatial Metaphors of Mental Activity in Roman Culture », p. 106.
2. Platon, *Timée*, 51 b et 52 b.

de chercher le *pou*, de cerner les traits fondamentaux du lieu : on ne prétend pas épuiser le sujet, mais au moins en dresser la carte et faire droit à son caractère philosophique fondamental. Le premier chapitre montrera comment, sous l'influence de certains philosophes d'Occident, le lieu a été massivement pensé selon une logique statique de la limite et de l'identité, qui s'est inscrite dans la matérialité des espaces. Les chapitres suivants montreront moins la fausseté que les insuffisances de cette idée commune du lieu : le deuxième mettra en évidence la pluralité interne de tout lieu et soulignera sa dimension événementielle intrinsèque ; le troisième, enfin, s'interrogera sur les principes de différenciation des lieux et sur l'articulation du local et de l'universel.

Introduction	9
I. Le lieu identitaire	19
Participer : puissance du lieu	20
Limiter : du territoire au lieu propre	27
Rassembler : du génie du lieu à son <i>logos</i>	39
II. « Faire lieu » : événement et utopie	51
Pluriel du lieu	
<i>Perec place Saint-Sulpice : le lieu non totalisable</i>	52
<i>Le lieu e(s)t l'événement</i>	56
Ailleurs ici : utopiser les lieux	
<i>Pratiques in situ</i>	61
<i>État des lieux en philosophie</i>	66
<i>Localiser le bonheur :</i>	
<i>Rousseau et l'île Saint-Pierre ou la pensée paysage</i>	68
<i>Délocaliser le philosophe, relocaliser la philosophie :</i>	
<i>de l'atopie de Socrate à l'utopie de Platon</i>	75
<i>Diogène le cynique : falsifier les lieux sans les changer</i>	85
III. Du non-lieu au local comme universel	97
Non-lieu : quel non, quel lieu ?	
<i>Du juridique au spatial</i>	99
<i>Les « non-lieux » de l'anthropologie</i>	100
<i>Les « non-lieux » : non-lieu de l'anthropologie ?</i>	103
<i>Du non-lieu comme point de vue</i>	108
Différences des lieux et lieux de différence(s)	
<i>Foucault et l'« hétérotopie »</i>	113
<i>Réseaux de lieux</i>	117
<i>Le local et l'universel :</i>	
<i>délocalisation et retour du non-lieu</i>	121
<i>Références bibliographiques</i>	131